

teau. Ultérieurement suivent encore d'autres glissements. La rumeur du «démantèlement» du fonds littéraire Manteau fait entretemps l'objet d'un démenti: le prosaïste et essayiste de Flandre Occidentale Lionel Deflo (46 ans), rédacteur en chef de la revue *Kreatief*, succède à Weverbergh.

Est-ce là un dénouement provisoire ou une nouvelle phase d'une histoire sans fin? L'avenir nous le dira. Une seule chose est certaine: beaucoup d'auteurs flamands ne savent plus très bien dans quel port ils jettent l'ancre. Car entretemps, les éditions anversoises De Standaard ont également déposé leur bilan, cédant leur fonds littéraire à une autre maison d'édition récemment créée dans la région d'Anvers, Den Gouden Engel (L'Ange d'or).

Dietsche Warande en Belfort

Cet été, à Anvers, les Archives et Musée de la vie culturelle flamande (Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven) présentent un exposition intitulée *Wandelend in de Warande* (Musardant dans la garenne). Sous le même titre parut une chronique bourrée d'informations, composée sous la direction de Piet van Bouchaute. Elle évoque l'histoire de la revue *Dietsche Warande*, fondée en 1855 par J.A. Alberdingk Thijm, mais transférée en 1886 - il y a cent ans - dans les Pays-Bas du Sud sous la rédaction de Paul Alberdingk, frère du fondateur et professeur à l'Université de Louvain. Sous l'impulsion de Maria Belpaire, qui avait déjà rassemblé les forces des flamingants catholiques dans la société secrète *Eigen Leven* - la *Dietsche Warande* fusionna en 1900 avec *Het Belfort* (qui paraissait depuis 1886 à Gand), après quoi la *Dietsche Warande en Belfort* s'éleva, sous la direction de Jules Persyn, d'August van Cauwelaert et d'Albert Westerlinck, au rang de revue au profil bien typé. Son fondateur, Thijm, mettait déjà l'accent sur la tolérance et l'indépendance. Ses dirigeants ultérieurs défendirent également

le respect de cette ligne faite de «largeur d'esprit catholique romaine» (Van Cauwelaert), ferme dans ses principes. C'est surtout sous la direction d'Albert Westerlinck, prêtre-professeur, poète et critique (secrétaire de rédaction de 1945 à 1969, il fut ensuite rédacteur en chef jusqu'à sa mort survenue en 1984) qu'on s'attacha à extirper «un cléricalisme étroit» et que le plaidoyer en faveur d'un humanisme chrétien, fondé sur l'ouverture et le respect de la liberté spirituelle, connut en Flandre un large écho. ■

Anne Marie Musschoot

(Tr. J. Fermaut)

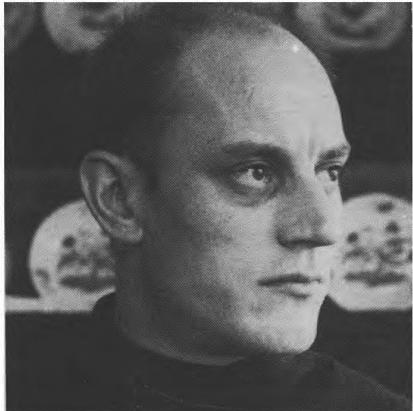
Paul Snoek, l'insaisissable

Fils de fabricant textile, Edmond Schietekat, né le 17 décembre 1933 à Saint-Nicolas-Waes (Flandre orientale), est un élève moyen plutôt turbulent, un brin anarchiste, grand amateur de faune aquatique. Le prêtre et poète Anton van Wilderode, dans l'avant-dernière classe des humanités gréco-latines, éveille en lui une vocation littéraire. Le poète Adriaan de Roover l'initie aux poètes «expérimentaux atonaux» néerlandais de la «génération des années cinquante». Schietekat opte résolument pour le modernisme, lit avec voracité, s'imbibe de surréalisme, absorbe et assimile prodigieusement, se délimite un territoire poétique. Il entend conquérir sa place parmi l'avant-garde en Flandre - où le devance et trône, déjà, l'enfant prodigue Hugo Claus,... qui lui servira de rival et de repoussoir - et sera cofondateur en 1955, de la revue *Gard-Sivik*.

En 1954, il décroche avec mention la première candidature de droit à l'Université d'Etat de Gand - les deux années suivantes, formation littéraire et picturale autodidacte, vie étudiante et contacts artistiques prédomineront - et publie le recueil de poèmes *Archipel* sous le pseudonyme de Paul Snoek - nom masculinisé de sa mère. Cinq recueils campent le poète hyperindividualiste exprimant le dégoût existentialiste de l'époque, la solitude dans un monde absurde et banal plein d'ennui et de contrainte, le désir de retour à une nature primitive, un univers extrahumain, un vitalisme marqué et une ironie fantastique. L'imagination débordante provoque des associations d'images polysémiques captées dans des rapports originaux entre les mots, dans un langage nouveau, finalité même de cette poésie.

Snoek débute comme peintre de style Cobra, effectue son service militaire auprès des Forces belges en Allemagne, à Soest et à Cologne, où il fréquente les peintres Paul Werth et Ernst Wilhelm Nay et approfondit la littérature dada. En 1958, il se révèle un vendeur charmeur et spectaculaire à l'usine paternelle, tout en vivant une période de bohème artistique et de vitalisme expansif à Anvers. *De heilige gedichten* (Les poèmes sacrés, 1959) achève la maturation romantique du poète en combinant, sur le ton sérieux, grotesque ou antipoétique, un règlement de compte cynique avec les valeurs traditionnelles, des intentions alchimiques sur le plan du langage et l'annonce d'une ouverture sur un monde plus vaste.

Hercules (1960) présage la renaissance, la force du poète qui, au moyen de mots-symboles, interprète la vérité cachée de la beauté, prend conscience de son génie poétique. Touchant au secret de la créativité et de la pureté cosmique, le poète inaugure une acceptation positive de la vie. Les affaires prospèrent, Snoek se marie. *Richelieu* (1961) est le cri de bonheur, de pouvoir, de luxe, d'amour, de glorification de soi, dans une mystique de langage à consonance métaphysique. Snoek devient père de fils jumeaux. *Nostradamus* (1963) est le chant triomphal, prophétique et visionnaire de la poésie hermétique. Des images pluridimensionnelles, allant jusqu'au bout des mots clés: «eau, ombre, lumière, obscurité, or, luxe, vérité, lointain, espace, terre, boire, porter,



Paul Snoek (1933-1981).

devenir», esquissent une symbolique propre, une prélogique païenne, une foi cosmique. Le poète s'érige en personnage mythique. Avec ces trois recueils très structurés, Snoek se sait au faîte de son art, de la maîtrise de toutes les ressources de la langue, de sa virtuosité qui frôle le maniériste.

En 1966, Snoek quitte l'entreprise familiale, s'engage complètement dans une société de pieux de fondation, s'installe sur le littoral. Une fille naît. Le rêve de faire fortune - obsessionnel, pour, justement, vivre comme un demi-dieu - échouera. *De zwarte muze* (La muse noire, 1967) traduit la retombée dans le vide métaphysique: la vision poétique s'effrite, le poète exècre son ego envahissant. Ce recueil lui vaut le Prix triennal d'Etat pour la poésie. Dans *Gedichten* (Roèmes, 1971; le titre combine les mots *gedicht*, poème, et *gedrocht*, monstre) et *Frankenstein* (1973), désireux de renouveau et de simplification, Snoek, sur le ton satirique, détruit son image poétique et, dans des antipoèmes d'actualités, confronte l'homme avec la détérioration de sa civilisation et s'affirme face à la contestation ambiante. *Welkom in mijn onderwereld* (Bienvenue dans mes enfers, 1978) et *Schildersverdriet* (posthume - Saxifrage/Désespoir des peintres, 1982) renouent avec *De zwarte muze*, sur un ton plus humain et tragique, marqué par

l'adversité, tout en conservant par intermittences la virtuosité acquise.

En 1972, Snoek se met à peindre des tableaux «infraréalistes» où prédomine la fantaisie poétique et coloris; par la suite, il fabriquera même des «Snoekquariums» combinant peinture et collages d'objets. En 1975, il fait table rase, quitte son épouse, est mis à la porte de l'entreprise; divorce et remariage en 1976. Il se fait agent de relations publiques, rédacteur publicitaire, antiquaire, vendeur des meubles chez les Arabes - l'allusion à Rimbaud est inévitable -, mais la réalité chaque fois contrecarre les rêves. Il se remet à la prose, pratiquée occasionnellement; un roman sur l'époque de bohème est mal accueilli. Ces échecs doivent avoir rempli d'amertume cet être fantasque et insaisissable, qui parvenait de moins en moins à surmonter les contradictions de sa personnalité qui l'écartelaient entre les extrêmes - du charme le plus tendre à l'esbroufe et à la provocation effrontée (ah! ces interviews!) -, comme en témoignent d'innombrables qualificatifs que lui appliquent ses amis et intimes.

Certains des derniers vers de Paul Snoek sont étrangement prémonitoires. Le 19 octobre 1981, il se tue au volant de son Alfa Romeo noire flambant neuve en s'écrasant contre un camion-grue sur une route provinciale..., accomplissant ainsi sa prophétie de 1959: «Mourir au volant d'une voiture de sport bleu clair, voilà la mort la plus belle». Il s'était mis en colère, bien sûr, parce qu'il devait attendre trop longtemps une Alfa Romeo bleue... A la stupéfaction de beaucoup, mais apparemment selon ses propres désirs, ses funérailles ont lieu à l'église.

Du 16 janvier au 28 février 1986, le Palais des beaux-arts de Bruxelles a consacré à Paul Snoek une exposition documentaire. Le mystère de l'homme, volontiers poseur, demeure entier. Son champ poétique a beau sembler

limité, ses meilleurs poèmes conservent toute leur magie. ■

Willy Devos

PAUL SNOEK, *Verzamelde gedichten* (Poésies complètes), Manteau, Antwerpen / Amsterdam, 1982, 782 p.; *Verzameld scheppend proza* (Proses complètes), idem, 1984, 644 p. Les deux volumes sont établis par Herwig Leus.

HERWIG LEUS, *Ik ben steeds op doorreis. De wonderlijke avonturen van Paul Snoek in Vlaanderen, in Rusland en overal elders ter wereld* (Je suis toujours de passage. Les aventures singulières de Paul Snoek en Flandre, en Russie et partout ailleurs au monde), Manteau, Antwerpen, 1983, 281 p.

Paul Snoek & Co, catalogue de l'exposition, Paleis vzw, Brussel, 1986, 88 p.

Média

La presse néerlandaise face au phénomène nazi

Monsieur Klaus Gerth vient d'obtenir son doctorat de troisième cycle avec une thèse consacrée à *La grande presse quotidienne néerlandaise face à la politique hitlérienne*. Cette importante étude, qui se veut «Présentation historique et analyse critique des commentaires suscités dans la presse néerlandaise par l'avènement du nazisme», comprend 796 pages, annexes comprises. L'auteur y expose, pour commencer, les similitudes et les différences entre les situations historiques de l'Allemagne et des Pays-Bas. Il réussit à présenter avec clarté les traits spécifiques qui caractérisent la société néerlandaise de l'Entre-deux-guerres et à évoquer les cloisons étanches qui séparent les quatre grandes familles spirituelles dites «zuilen» ou «colonnes». C'est en fonction de cette quadripartition si particulière aux Pays-Bas que le chercheur a sélectionné les quotidiens à dépouiller: *Het Algemeen Handelsblad* (libéral), *De Standaard* (calviniste), *De Tijd* (catholique), *Vooruit* (socialiste). Afin de compléter le tableau, l'auteur a ajouté à son corpus le quotidien communiste *De Tribune* et *Volk en Vaderland*, l'hebdomadaire des nazis néerlandais, qui ne disposaient pas d'un quotidien à leurs débuts.